

L'Abaille.

"FORAN et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 31 DECEMBRE 1879.

Le jour de l'an.

"Le jour de l'an est un jour comme les autres," voilà ce que me disent les cadrans, les montres, les horloges, les chronomètres, les clepsydres, les sabliers et surtout le soleil, qui ce jour-là paraît tout frileux et rechignant pendant quelques heures à peine; et pourtant, vous le dirai-je, je n'ai jamais cru cela et je ne le croirai probablement jamais. Il me répugne de penser que la seule différence entre le premier jour de janvier et le deuxième réside en ceci que l'un commence le mois et que l'autre ne le commence pas, en ceci que l'un soit premier et l'autre second. Pour moi le jour de l'an, c'est comme un général dans une armée, comme un roi parmi ses vassaux, et si les cadrans et les montres ne veulent pas en convenir, il doit y avoir là-dessous quelque mystère d'iniquité. Les sociétés secrètes ont dû a heter la complicité des bijoutiers de Genève, et dans leur désir de saper tout ce qui a du prestige, elles veulent nous forcer peu-à-peu à considérer tous les jours comme semblables. Mais ou je me trompe fort, ou cette démocratie malsaine ne réussira jamais à détrôner le jour de l'an, et plus tard la science établira qu'au jour de l'an il y a toujours quelque phénomène particulier, qui assure à ce jour la prééminence. Quant au soleil, c'est un boudeur. La renommée du jour de l'an le fatigue. Mais plus tard il se montrera plus accommodant et plus gracieux.

"Je n'ai jamais cru que le jour de l'an fût pareil aux autres jours, et pourtant dans tout un siècle j'ai eu l'occasion de le prendre en défaut ce jour qui m'est si cher. Mais chaque période de ma vie a confirmé la grande estime que je lui porte. Quand j'avais dix ans, c'était un jour de gala, un jour de fêtes et de jouissances qui laissaient dans l'ombre les contes des mille et une nuits. Ce jour-là les aïeux, les oncles et tantes et tous les anciens de la famille semblaient rajeunir et ma grand'mère était comme une fée. D'un coup de baguette elle faisait jaillir des merveilles. Alors le jour de l'an me paraissait tout court.

"Quand j'eus vingt ans, le jour de l'an prit un importance encore plus grande. Il s'agissait de produire ma personne au grand jour et d'affronter dans les rues et dans les salons les regards inquisiteurs. Quel souci pour ma cravate, que de temps employé à dompter ma chevelure et à lui donner une structure artistique? Que de saluts longuement pratiqués, aussi voisins que possible de la culbute et pourtant con-

formes aux lois de l'équilibre! Il est bien vrai, plusieurs jours après, des billets anonymes me signalaient comme un personnage ridicule. Mais que vaut l'anonyme? Je n'en croyais rien et mon sens intime, d'accord avec l'attention respectueuse qu'on m'avait témoignée, me rassurait complètement sur l'effet que j'avais produit.

"Quand j'eus quarante ans, le jour de l'an était pour moi une affaire d'or. Que de créanciers adoucis, que de débiteurs retrouvés! sans avoir l'air d'avoir un but, je flairais les bonnes visites, ces visites utiles pour un temps à venir plus ou moins éloigné. Que de nouvelles précieuses, que de confidences amenées par le besoin de ne plus parler de la température. Et puis c'étaient les invitations que je recevais, faute d'autre peut-être ou par quelque vengeance féminine contre un voisin peu diligent, pour le prochain grand repas. Que de blessures politiques traitées à l'huile d'olive! Enfin je faisais plus de chemin ce jour-là que dans les six mois qui suivaient. Dans mes visites, j'entendais pester contre la corvée des visites, contre les impôts des étrennes, contre la tyrannie des enfants, contre les caprices des domestiques. Je laissais dire et je me disais que si le jour de l'an n'était pas inventé, il faudrait payer bien cher celui qui l'inventerait.

"Depuis que j'ai soixante ans, et je ne parle pas d'hier, le jour de l'an est pour moi tout à fait patriarcal. Je n'ai pas d'héritiers directs, mais j'ai des neveux à plusieurs étages et des filleuls dans toutes les rues de la ville. Tout ce monde là vient chercher sa petite part. Quelle distribution de violons, de chevaux, de sucreries, d'images, de médailles? En vain ma vieille servante proteste et m'insinue que c'est par intérêt que ce monde m'accable.

"Laissez-les fuir, lui dis-je. Je ne vois pas ce qu'ils pensent, mais je suis content de les voir et je suis réjoui des compliments qu'il me tournent. S'ils ne sont pas sincères, tant pis pour eux. Mais le bon Dieu donne des étrennes à tout le monde, au méchant comme au bon. Faut-il que je passe toute l'année à entendre filer ma servante.

"Bref je l'ai cru, je le crois et je le croirai longtemps: le jour de l'an n'est pas un jour comme les autres."

Ces réflexions d'un vieillard, nous les livrons, ce premier jour de l'an 1880, à la méditation de nos jeunes amis.

Bibliographie.

Les danses et les bals.—Sermons, notes et documents, par le curé de N.-D. de Québec.

Nos respectueux hommages à l'auteur de l'envoi de cette intéressante brochure. Elle renferme comme un traité

On le voit donc, le rôle que joue parmi nous cette institution littéraire, est plus important qu'on ne le croit généralement, et peut influer grandement sur notre avenir. Mais pour remplir ce rôle, notre Société a besoin d'encouragements; il faut qu'elle compte dans ses rangs la plupart des élèves qui ont le précieux privilège de pouvoir s'enrôler sous sa bannière demi-séculaire; il faut surtout que chaque membre se fasse un devoir de lui apporter le concours de ses travaux: est ce bien difficile lorsque l'intérêt de chacun y est engagé? Aussi, il n'y a pas à en douter, les membres vont se mettre à l'œuvre avec ardeur.

D'ailleurs, nous avons sous les yeux des exemples bien propres à stimuler notre zèle. En effet, si nous jetons un regard rapide sur les différentes sociétés littéraires qui sont comme les filles de la Société Laval, puisque celle-ci leur a servi de modèle, nous trouvons partout une ardeur infatigable. Voyons d'abord la Société St-Louis de Gonzague établie chez nos confrères de la petite Salle. Elle compte à peine quelques années d'existence, et cependant elle peut se glorifier de son passé. Plusieurs séances semi-publiques ont déjà révélé sa vigueur et sa force, et les travaux journaliers des jeunes aspirants enrôlés sous sa bannière, montrent assez quel sang généreux coule dans ses veines. Puis vient la Société St-François de Sales, chez nos confrères externes. Je ne parlerai pas de ses triomphes, ils sont connus de tous. Que l'on se rappelle seulement les séances publiques données à l'Université par ses membres, et le rapport de ses séances privées publiés dans *L'Abaille*, et on y verra la preuve de sa prospérité.

Ce n'est pas seulement au Séminaire de Québec qu'on a vu fleurir des institutions formées sur le modèle de la Société Laval. Les Séminaires de Rimouski, de Chicoutimi, de Sherbrooke et le Collège de Lévis ont aussi modelé leurs sociétés littéraires sur la nôtre et en ont emprunté les règles fondamentales. Cet honneur est bien propre à faire croître en nous l'estime que nous devons lui porter et à stimuler de plus en plus notre zèle à promouvoir ses intérêts et sa prospérité.

Songeons que la Société Laval, étant, pour ainsi dire, la mère de toutes les autres, doit les précéder dans le chemin de la gloire et du devoir: elle est la première par l'existence, il faut qu'elle le soit aussi par le succès. Mais pour cela, encore une fois, il faut le concours généreux de tous les membres. A nous donc de réchauffer notre ardeur, et de travailler plus que jamais à l'avancement d'une institution qui vérifie si bien ce vers de notre aimable poète latin:

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

(à continuer.)

DISCIPULUS.